

Faire l'histoire du scepticisme en 128 pages, en tenant compte de la pluralité de ses manifestations autant que de la complexité de son histoire est une gageure. La difficulté est accrue lorsqu'on refuse de considérer le scepticisme comme un phénomène intemporel et que l'on affirme de manière liminaire que « le scepticisme a une histoire ; bien plus, il n'existe pas en dehors de cette histoire » (p. 5). Pour écrire ce livre il fallait donc faire un choix, celui de Carlos Lévy fut de donner une place prépondérante aux origines antiques du scepticisme. Le lecteur qui chercherait dans ce livre une introduction au problème du scepticisme dans la philosophie contemporaine ne manquera pas d'être déçu ; quiconque, en revanche, voudrait prendre connaissance de manière synthétique de l'histoire complexe du scepticisme devrait commencer par cet ouvrage.

La particularité méthodologique du livre est de se démarquer tout autant d'une lecture anhistorique que d'une lecture naïve des sources anciennes. Pour faire l'histoire du scepticisme, il faut commencer par saisir sa particularité historique qui est, selon Carlos Lévy, une « construction culturelle grecque », et plus particulièrement « hellénistique ». Mais pour faire cette histoire il ne suffit pas non plus de se rapporter littéralement aux sources et de ne prendre en compte que les philosophes qui se sont explicitement revendiqués comme « sceptiques ». Du fait des lacunes de transmission des textes, des traductions du grec au latin, mais aussi de la plasticité de la position sceptique, un tel critère serait trop exclusif : ni Pyrrhon ni les néo-académiciens ne se sont considérés comme des « sceptiques » ; même le cas d'Énésidème reste problématique, quand bien même il est possible, comme le pense l'auteur, qu'il ait initié l'emploi du terme (p. 9). Cette situation amène à remettre en cause l'unité de la tradition sceptique. Le scepticisme est pluriel ; il résulte de plusieurs tendances : le nihilisme de Pyrrhon, la remise en cause de la connaissance par la Nouvelle Académie, et la

synthèse de ces deux mouvements opérée par Énésidème. Et il se développe ensuite grâce aux philosophies qui l'utilisent comme un moment nécessaire à leur propre développement.

Le chapitre I (« Le pyrrhonisme originel ») est consacré à Pyrrhon. A parler strictement, Pyrrhon n'est ni sceptique ni pyrrhonien puisque, selon Carlos Lévy, il soutient un certain nombre de thèses sur l'égalité de la mort et de la vie ou encore sur la domination universelle des apparences. Mais ces positions nihilistes ne sont pas étrangères au scepticisme à condition de refuser de limiter ce dernier à une position uniquement gnoséologique. L'image d'un Pyrrhon critique de l'ontologie philosophique, affirmant la souveraineté de l'apparence et cherchant à faire disparaître en lui la présence même du monde s'appuie ici sur les analyses de Marcel Conche, reprises en partie récemment par Richard Bett.<sup>1</sup> Le choix de faire de Pyrrhon un philosophe à part entière implique cependant de restreindre l'importance de son premier disciple Timon de Phliunte.<sup>2</sup>

La définition syncrétique du scepticisme donnée dans l'introduction permet d'inclure la Nouvelle Académie dans l'analyse, en soulignant l'importance des arguments académiciens (chapitre II, « Le scepticisme de l'Académie »). Cette intégration de la Nouvelle Académie demande de refuser le coup de force historique initié par Énésidème, puis continué par Sextus Empiricus, qui réduisent le scepticisme au seul pyrrhonisme. Non seulement, selon Carlos Lévy, des liens théoriques entre Pyrrhon et Arcésilas sont possibles, mais la philosophie académicienne a aussi considérablement enrichi le scepticisme en introduisant notamment l'ἐποχή, et en remettant en cause de manière systématique la thèse stoïcienne de l'adéquation

---

<sup>1</sup> Cf. Conche, M. 1994. *Pyrrhon ou l'apparence*. 2<sup>e</sup> éd. Paris: PUF et Bett, R. 2000. *Pyrrho, his Antecedents, and his Legacy*. Oxford/New York: Oxford University Press.

<sup>2</sup> Pour une position divergente sur l'importance de Timon dans cette histoire, cf. Long, A. 1978. « Timon of Phlius: Pyrrhonist and Satirist », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 204, no. 24: 68–91 et Decleva Caizzi, F. 1986. « Pirroniani ed Accademici nel III sec. a. C. », 147–83 in *Aspects de la philosophie hellénistique*, Entretiens sur l'antiquité classique, tome XXII, Fondation Hardt.

naturelle de l'homme et du monde. Enfin, l'auteur refuse l'image d'un Arcésilas qui se serait uniquement engagé dans un processus dialectique destructeur défendue par Paul Couissin<sup>3</sup>. La prise en compte de l'attachement d'Arcésilas à la philosophie platonicienne permet même de restaurer une place pour une forme de transcendance : « en affirmant la faiblesse de l'intellect humain, Arcésilas laissait exister en creux la possibilité, jamais explicitement assumée, que ce qui n'était pas possible pour l'âme dans ce monde le fût ailleurs » (p. 29). Enfin, la reconstitution de la fin de la Nouvelle Académie présentée par Carlos Lévy, qui est à la fois simple et probante, s'oppose aux thèses de Charles Brittain sur les différentes étapes de la pensée de Philon de Larissa.<sup>4</sup> La véritable évolution de l'Académie est liée à l'adaptation de l'enseignement philonien au public romain. Car Philon « était confronté à Rome à un public fondamentalement différent de celui qu'il avait connu à Athènes, public que les querelles entre écoles intéressaient nettement moins que la question de savoir ce que l'homme peut connaître et comment il doit vivre. » (p. 50).

Le moment philonien affadit les positions académiciennes en donnant un « statut relatif à l'ἐποχή », ce qui précipite la réaction d'Énésidème, lequel décide de créer une nouvelle voie en faisant référence à la figure de Pyrrhon. Le livre de Carlos Lévy fait bien ressortir la singularité et l'importance de ce geste dans le chapitre III (« Le néopyrrhonisme »). Énésidème aurait pu procéder bien autrement et proposer un retour à l'orthodoxie néo-académicienne plutôt que de remettre en cause, sur la base des seules innovations philoniennes, la totalité de la voie académicienne. Le fait qu'il ait fait le choix du pyrrhonisme en rupture avec l'Académie laisse penser qu'il cherchait aussi à se démarquer

---

<sup>3</sup> Couissin, P. 1929. « Le stoïcisme de la Nouvelle Académie », *Revue d'histoire de la philosophie*: 241–76.

<sup>4</sup> Cf. Brittain, C. 2001. *Philo of Larissa: the Last of the Academic Sceptics*. Oxford: Oxford University Press ; voir aussi Bénatouïl, T. 2004. « Recension de Brittain, *Philo of Larissa* », *Revue de Métaphysique et de Morale* 43: 438–41.

d’Arcésilas et de Carnéade qu’il renvoie – à tort selon Carlos Lévy – à un dogmatisme négatif. Dans cette lecture, Énésidème revêt une importance centrale : tout en faisant référence à Pyrrhon, il adoucit son projet et l’accroît d’un réservoir d’arguments très souvent élaborés à partir de matériaux académiciens. Dans cette lecture, le texte de Sextus, qui était considéré auparavant comme une source de premier choix pour l’histoire du scepticisme, est considéré avec une double distance. D’une part, il faut se méfier de la vision que donne Sextus de la continuité historique du scepticisme, qui est guidée par une claire volonté de légitimer sa tradition. D’autre part, même au sein de sa propre famille, Sextus donne des signaux d’une prise de distance vis-à-vis d’Énésidème, et même de Pyrrhon, afin de produire l’image d’une philosophie pyrrhonienne pure dont il serait en quelque sorte le seul véritable représentant. A l’appui de cette thèse, Carlos Lévy reprend l’analyse du texte final des *Esquisses Pyrrhoniennes* (III, 281), souvent considéré comme interpolé, qui présenterait la figure même de Pyrrhon avec une certaine distance « comme une réalité phénoménale » parmi d’autres, et en aucun cas comme la figure d’un maître absolu.<sup>5</sup> Dans l’interprétation de Sextus, on peut enfin noter quelques traits originaux, notamment l’analyse du passage du *Contre les moralistes* (AM XI, 164) comme présentant un parallèle critique entre le tyran et le dogmatique pour affirmer la liberté de conscience du philosophe sceptique.

Mais l’histoire du scepticisme ne s’est pas faite uniquement de l’intérieur de la tradition. Le chapitre IV (« Les passeurs ») montre combien notre connaissance du scepticisme doit s’appuyer sur ces figures qui, tout en exprimant des réserves sur la philosophie sceptique, en transmettent les principaux arguments. Cette approche intègre l’usage du scepticisme par Cicéron mais aussi par Philon d’Alexandrie et Saint Augustin.

---

<sup>5</sup> Voir les détails de l’analyse dans Lévy, C. 2001. « Pyrrhon, Énésidème et Sextus Empiricus: la question de la légitimation historique dans le scepticisme », 299–329 in A. Brancacci (éd.), *Antichi et Moderni nella filosofia di età imperiale*. Napoli: Bibliopolis.

L'apport de Cicéron à l'histoire du scepticisme est considérable. Cicéron n'invente certes pas le scepticisme, mais son entreprise de traduction du scepticisme grec en latin lui imprime une marque particulière qui se retrouve ensuite dans toute la philosophie occidentale de langue latine. Dans le cercle des passeurs, néanmoins, il est le plus proche des positions sceptiques. Le cas de Philon d'Alexandrie est tout autre. L'auteur reprend ici les conclusions de ses études sur Philon comme source et utilisateur du scepticisme.<sup>6</sup> Bien que Philon soit peu étudié dans les études sceptiques, il apparaît à des endroits stratégiques : c'est chez Philon que l'on trouve les premières mentions du terme grec *σκεπτικός* pour désigner ce courant philosophique et il transmet une version des tropes d'Énésidème dans le *De ebrietate* (§§171–202). De même que pour Cicéron, la méthode de Carlos Lévy consiste à faire apparaître l'importance de cet auteur comme source en prenant en compte le rôle que joue le scepticisme dans ses propres positions philosophiques, et notamment ici en vue du fidéisme. Enfin, en ce qui concerne Augustin, l'auteur souligne à raison combien la question du scepticisme n'est pas cantonnée au *Contra Academicos* et hante toute sa pensée.

Le chapitre V évoque quelques « figures sceptiques du moyen âge à nos jours ». L'intérêt de ce rapide parcours est de faire le point sur l'usage des sources antiques et de corriger aussi l'impression erronée selon laquelle les problèmes sceptiques auraient été uniquement produits par la grande diffusion de la première traduction de Sextus Empiricus par Estienne en 1562. C'est le cas, certes, pour Montaigne et La Mothe Le Vayer. Mais les questions sceptiques se diffusent aussi par l'intermédiaire de la tradition académicienne,

---

<sup>6</sup> Cf. Lévy C. 1986. « Le 'scepticisme' de Philon d'Alexandrie », 29–41 in A. Caquot, M. Hadas-Lebel et J. Riaud (éds.), *Hellenica et Judaica: hommage à Valentin Nikiprowetzky*. Leuven/Paris: Peeters ; Lévy 2005. « Deux problèmes doxographiques chez Philon d'Alexandrie : Posidonius et Enésidème », 79–102 in A. Brancacci (éd.), *Philosophy and Doxography in the imperial Age*. Firenze: Leo S. Olschki editore ; Lévy 2008. « La conversion du scepticisme chez Philon d'Alexandrie » in F. Alesse (éd.), *Philo of Alexandria and Post-Aristotelian Philosophy*. Leiden: Brill.

comme on peut le constater chez Jean de Salisbury, Descartes, Foucher, Bayle et Hume qui révère le « scepticisme mitigé » de la Nouvelle Académie. Ce panorama s'achève sur le constat que « le scepticisme continue de hanter intensément toute la philosophie analytique » (p. 119) sans que l'on sache vraiment si, selon l'auteur, cette dernière participe de la même histoire.

L'intérêt principal de ce livre est de constituer une introduction claire des problèmes que pose l'histoire du scepticisme. L'approche de la nébuleuse sceptique par le biais de la pluralité est une façon élégante de prendre acte de la plasticité *sui generis* de ce mouvement de pensée. L'insistance sur les positions néo-académiciennes permet de rééquilibrer les histoires du scepticisme souvent polarisées par le pyrrhonisme qui acceptent trop rapidement les critiques de Sextus envers la Nouvelle Académie. D'un point de vue historique, la définition de départ pose cependant un problème : si le scepticisme est constitué par la rencontre entre deux mouvements (Pyrrhon et la Nouvelle Académie), à quoi reconnaît-on le scepticisme avant cette rencontre ? Mais il est évident que ce type de problèmes ne peut pas trouver de solution dans des collections introductives. Le seul regret que fera naître cet ouvrage, c'est qu'il rend définitivement indisponible le volume de Frédéric Cossutta<sup>7</sup> qui le précédait dans la même collection.

Stéphane Marchand

---

<sup>7</sup> Cossutta, F. 1994. *Le Scepticisme*. Paris: PUF.